

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les femmes invisibles

Première partie

Alex Noël

Number 317, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86532ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, A. (2017). Les femmes invisibles : première partie. *Liberté*, (317), 60–64.

Tous droits réservés © Alex Noël, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les femmes invisibles

PREMIÈRE PARTIE

Alex Noël rencontre des femmes oubliées de la mondialisation.

ATrois-Rivières, quand j'étais jeune, toutes les femmes qui m'entouraient vivaient sous le seuil de pauvreté. Elles entraient à l'usine le matin, filaient, cousaient, donnaient toujours le plus vite d'elles-mêmes et en ressortaient, à la fin de la journée, un peu plus usées, avec quelque chose en moins, une chose que l'usine leur aurait prise et qui aurait été dépensée à leur insu, une chose qu'elles semblaient chercher chaque soir devant le téléviseur mais qu'elles ne retrouvaient qu'au matin, une fois la nuit passée.

Toute la journée, elles cousaient, et chaque jour on leur demandait d'accélérer la cadence. Les vêtements leur passaient toujours plus rapidement entre les mains. Et de même, leur vie filait comme les chandails qu'elles cousaient et qu'elles s'échangeaient d'une machine à l'autre. C'était des vies identiques, engagées dans un mouvement répétitif qui les figeait mais qu'on n'avait pas le temps de voir défiler. Leurs vies étaient comme ces t-shirts qui leur arrivaient chaque matin en pièces détachées dans des boîtes de douze et qu'elles se passaient de l'une à l'autre afin de les assembler. C'était des vies morcelées, dont on cherchait toujours à coller les deux bouts, mais sans jamais parvenir à en voir la totalité, la fin de la chaîne. Pour toutes ces femmes de mon enfance, la vie était une chose toujours à recommencer et dont la répétition même était assurée.

Avant d'entrer à la Fruit of the Loom, certaines avaient pourtant rêvé d'être secrétaires, infirmières ou même de devenir mannequins. Elles étaient entrées à l'usine à la fin de l'adolescence parce qu'on leur avait dit que c'était là leur « futur ». On leur avait dit qu'elles n'avaient pas besoin de s'instruire, que les usines étaient immortelles, qu'elles continueraient d'exister tant qu'on

avait du coton et des femmes à leur fournir. Mais au bout du compte les immenses cheminées se sont éteintes, une à une. Et il n'est resté de la ville qu'un cimetière d'usines et des comptes en banque vides.

Le 4 mai 2001, elles ont été les premières à perdre massivement leur emploi à la suite des accords de libre-échange, lorsqu'au tournant du nouveau millénaire les usines de textile ont déménagé dans l'hémisphère sud, sans leur verser d'autre compensation que sept semaines de salaire pour vingt-cinq ans de service. Les papetières comme la Tripap dédommageaient les hommes à grands frais, des hommes pourtant beaucoup mieux rémunérés qu'elles. Elles ont bien remarqué que les plus âgés de ces hommes partaient à l'avance vers la retraite et les plus jeunes vers les chantiers de construction, alors qu'on ne leur avait jamais offert, à elles, ni retraite ni chantier, mais elles ne se sont pas fâchées. Il est vrai que leurs emplois, sacrifiés sur l'autel du libre-échange, ne valaient pas grand-chose aux yeux des politiciens. Elles s'y étaient comme habituées.

Le 4 mai 2001, quand on leur a annoncé la fermeture de la Fruit of the Loom, elles sont sorties pour la première fois de l'usine avec le sentiment que c'était peut-être l'usine qui était sortie d'elles. J'ai vu leurs yeux rougis qui ne savaient plus trop dans quelle direction se poser. Le « futur » s'était dissous au contact de leurs doigts, et c'était comme si elles prenaient soudainement conscience que le temps avait passé, qu'elles étaient vieilles et que plus aucun patron ne voudrait d'elles. L'usine les avait trahies. Le « futur » les avait trahies. C'était à présent des femmes sans fil que ces femmes-là. Des femmes qui n'avaient plus rien d'autre à filer que leur chèque de chômage, pour l'étirer le plus possible.

On leur a quand même dit que le libre-échange était une bonne chose pour elles, que cela se traduirait par plus de croissance économique et qu'elles seraient même les premières à en profiter. La fermeture était quelque chose qui appartenait désormais au passé, parce que ce n'était là que le prix à payer pour atteindre le futur, le vrai futur, celui qui s'ouvrait enfin devant elles. Mais, par la suite, les manufactures ont quand même continué de fermer les unes après les autres jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune et, dans une ville devenue la capitale nationale du chômage, dans une ville où une personne sur cinq était à la recherche d'un emploi, on est revenu leur dire que « les temps avaient changé » et qu'à l'aube du nouveau millénaire, les deux ou trois décennies passées en usine ne valaient rien sur le marché du travail. Il leur fallait retourner à l'école.

Je les ai vues dans la quarantaine avancée retourner finir leur secondaire, comme si après toutes ces années elles partaient à la recherche de celles qu'elles rêvaient d'être avant l'usine, comme si le futur avait le pouvoir de les ramener à ce croisement, à ce point précis de leur passé, parce que tout avait été effacé : elles avaient de nouveau dix-sept ans et devant elles s'offrait enfin la possibilité d'être secrétaire, infirmière, mannequin. Je les ai vues partir vers l'école en même temps que moi le matin, avec leurs petits sacs à dos et leurs boîtes à lunch. J'avais douze ans. Elles étaient en voiture et moi, à pied. Et pourtant, sur ce chemin de l'école, n'était-ce pas déjà écrit que j'arriverais avant elles ?

Je les ai vues apprendre tant bien que mal à utiliser un ordinateur, le plus souvent payé avec de l'argent économisé sur l'épicerie ou grâce à un programme implanté pour « brancher les familles » par le même gouvernement qui avait

débranché l'usine. J'étais jeune, il est vrai. Pourtant, je les ai vues. J'ai vu leur peur, mais aussi leur espoir d'avancer enfin vers ce nouveau futur qu'on leur faisait miroiter, toujours plus beau, mais toujours plus illusoire. Je les ai vues chaque soir rentrer de l'école avec des sacs d'épicerie, faire le souper, le ménage, coucher les enfants, préparer les lunchs du lendemain et rester éveillées souvent jusqu'à tard dans la nuit, la tête penchée au-dessus de leurs cahiers pour réapprendre à multiplier et à « écrire comme du monde ». J'ai vu leurs efforts. J'ai vu leur détresse. J'ai vu leur fierté lorsqu'elles ont obtenu de justesse leur diplôme secondaire, mais aussi les fautes de français que le professeur avait fait semblant de ne pas repérer sur les épreuves finales. Je les ai aidées à inscrire leur tout premier diplôme dans leur tout premier CV enregistré sur une disquette. J'étais là, à la collation des grades, quand on leur a annoncé que l'avenir leur appartenait enfin. L'usine s'était arrêtée, mais elles avaient survécu et elles s'appêtaient à entrer dans ce nouveau millénaire la tête haute. Je les ai vues.

Puis je les ai surtout vues se heurter aux babillards toujours vides d'Emploi-Québec et être reléguées au bas de l'échelle, au bas de leurs rêves. Je les ai vues partir en beauté et finir au salaire minimum, à servir le monde dans les commerces. Là où le futur n'est rien d'autre que l'éternelle répétition du présent.

○ ○ ○

Dans le café où je lui ai donné rendez-vous après la fermeture des magasins, Isabelle feuillette *Le Nouvelliste* pendant que je retranscris ce qu'elle me raconte. Plus tôt, je lui ai demandé dans quel contexte elle était entrée à l'usine, et c'est comme si quelque chose d'ancien avait voulu remonter à la surface de son regard, quelque chose qu'elle avait aussitôt refoulé et dont elle cherchait à se détourner en fixant le *Nouvel- liste*. J'ai voulu attirer son attention sur des détails dans l'espoir de déterrer cette chose ancienne. Mais dès que j'ai

commencé à prendre des notes, elle a cessé de parler et s'est plongée dans son journal, l'ouvrant tout de suite à la section horoscope, puis nécrologie. J'ai terminé d'écrire à présent. Je n'ose pas interrompre sa lecture. Les secondes passent, puis à un moment elle relève la tête et continue sa phrase, s'arrête, cherche longtemps ses mots, revient en arrière et regarde le *Nouvel- liste* comme si la réponse pouvait se trouver là, parmi d'autres mots que les siens.

○ ○ ○

Isabelle a tout juste seize ans lorsqu'elle entre à la Ferguson Atlantic en mai 1974. Bien que l'année scolaire ne soit pas encore terminée, elle quitte la polyvalente Jean-Nicolet, la toute première à avoir été construite au Québec, car elle s'appête à rater son secondaire IV en raison des corvées qu'elle doit exécuter sur la ferme et qui l'empêchent de faire ses devoirs, m'explique-t-elle. Mais il me semble que ce n'est pas tout. Un an avant son entrée à l'usine, son père est « mort de la gangrène » après s'être fait amputer la jambe. Et peu après, sa mère, qui n'avait jamais quitté Nicolet, a pris l'autobus vers Montréal avec le plus jeune de ses enfants sans le dire à personne. Elle a hypothéqué en cachette la ferme dont elle venait d'hériter pour financer une greffe du cœur, l'une des premières au Québec, pour cet enfant qui va mourir quelques jours après l'opération. Devenue « mauvaise » depuis qu'elle est rentrée de Montréal avec une urne dans les mains, elle met sa fille à la porte, en lui faisant comprendre qu'elle n'est pas douée pour l'école, qu'elle ne peut pas la faire vivre et qu'elle doit se trouver une « position ».

À l'époque, Isabelle, qui a toujours aimé coudre, rêve encore de concevoir sa propre gamme de robes et de devenir mannequin. Lorsqu'enfant elle prenait le traversier – appelé *Le progrès* – pour aller à Trois-Rivières avec son père, elle aimait faire tirer son portrait dans le photomaton de la gare pour voir de quoi elle avait l'air avec sa coupe de cheveux et ses vêtements. Quand elle

revenait vers la rive sud, vers la ferme de ses parents et les vaches qui la répugnaient, Isabelle s'imaginait qu'un jour, elle reviendrait à Trois-Rivières sur le même bateau, coiffée, maquillée, pour y « réussir sa vie ». La télévision, que son père avait fait installer un an ou deux auparavant, n'était-elle pas pleine de ces femmes, jeunes, belles, *glamour* ?

Au printemps 1974, cependant, il y a quelques années déjà que l'inauguration du pont en arc de deux kilomètres de long a mis fin au service de traversiers, et *Le progrès* a été remis. Le 13 mai 1974, ce n'est donc pas le bateau, mais le pont qu'Isabelle emprunte, le pont immense qui surplombe le fleuve. Si le traversier appartient maintenant au passé, pour Isabelle, « le quartier Sainte-Marguerite », la « Ferguson Atlantic » et le « pont Laviolette » incarnent encore l'avenir, alors qu'ils ne seront plus pour elle et moi, à la fin des années quatre-vingt-dix, que des choses mourantes de la ville.

Ce jour-là, Isabelle se souvient avoir eu très peur de traverser le pont, de traverser l'avenir. Elle se souvient de s'être agrippée à la portière et d'avoir retenu son souffle en pensant au vide sous ses pieds, le même vide qui, lors de la construction, avait avalé douze ouvriers dont elle revoit encore les visages reproduits dans les journaux.

Isabelle rêve de parader lors des défilés organisés par les Rendez-vous féminins et de se faire remarquer par un agent. Elle veut une voiture, son propre bungalow dans les banlieues spacieuses qu'on ouvre aux abords de la ville. En 1974, on est tellement convaincu que l'usine existera toujours et qu'elle fera de Trois-Rivières une ville riche et prospère qu'on y expédie les filles les mains vides. Ainsi Isabelle est envoyée à Trois-Rivières avec pour tout bagage un sac à dos et une paire de pantalons. Après son départ, on distribue ses effets aux filles plus jeunes de la famille.

C'est chez sa sœur Carole qu'Isabelle va vivre, dans un demi-sous-sol du quartier Sainte-Marguerite, un quartier de duplex construit à la fin

de la guerre par le curé Chamberland, et dont on avait fait tirer les maisons au sort parmi les familles de sa paroisse. « Je possédais même plus une cuillère, se rappelle-t-elle. J'ai dû emprunter de l'argent à ma sœur Carole pour faire ma première épicerie. » La sœur d'Isabelle lui cède la moitié de son lit et la recommande au directeur de la Ferguson Atlantic où elle travaille. « C'a été facile. » On manque de main-d'œuvre et le lendemain, le 14 mai 1974, Isabelle entre à la Ferguson Atlantic « en attendant ».

Elle y passera vingt-sept ans de sa vie à coudre la manche droite des t-shirts.

○ ○ ○

À l'été 1992, Manon postule à la Fruit of the Loom sans prévenir son mari et on lui propose de commencer le lundi suivant. Elle retourne chez elle faire ses boîtes et, quelques jours plus tard, elle quitte la grande maison de campagne avec sa piscine creusée pour emménager avec ses deux enfants dans un immeuble en tôle ondulée, le long de la voie ferrée et du centre commercial, à Trois-Rivières-Ouest. Son salaire n'est pas très élevé, mais il suffit pour financer sa nouvelle vie.

De cette vie neuve, on dirait qu'il ne lui reste qu'une peur ancienne dans la voix lorsque je lui téléphone. Je lui explique dans quel but je la contacte, mais le ton de sa voix se fait méfiant. Elle m'interrompt : « C'est quoi tes questions ? » Je lui dis de me raconter quelque chose à propos de l'usine, n'importe quoi, ce qu'elle veut. Et sa voix se retourne alors d'un seul coup. Elle parle. Sa voix s'enclenche, raconte sans me laisser le temps de tout noter.

Chaque matin, lorsqu'elle se rend au magasin où elle travaille, Manon a une pensée pour les matins d'usine dont elle est nostalgique. Elle se souvient qu'elle partait tôt pour arriver avant les autres, pour avoir un *parking* et éviter les embouteillages. Cet espace qui s'ouvrait entre le moment où elle déposait les enfants à la garderie et le début du quart de travail, c'était, me confie-t-elle, un moment offert, un moment où elle

Je lui explique dans quel but je la contacte,
mais le ton de sa voix se fait méfiant.
Elle m'interrompt : « C'est quoi tes questions ? »
Je lui dis de me raconter quelque chose
à propos de l'usine.

ne pensait ni aux enfants ni à l'usine. Lorsqu'elle entrait dans l'usine encore tiède de la nuit, vers 7 h 15, avec son café à la main, certaines « filles » – comme elles s'appellent entre elles – avaient déjà commencé à travailler pour prendre de l'avance. Manon, elle, prenait son temps, s'arrêtait pour bavarder avec les femmes qui arrivaient plus tôt pour fuir leur mari. L'usine était encore presque déserte.

La plupart des filles arrivaient à la dernière minute. Il fallait les voir « affluer » vers la *shop* dans le petit matin. Six cent cinquante filles se dirigeant vers la Fruit of the Loom pour le chiffre de 7 h 30, six cent cinquante filles dans les petits matins de canicule ou ceux, gris, de novembre ; six cent cinquante filles bravant les matins de tempête parce que l'usine ne fermait jamais tant qu'il y avait des rouleaux de coton à couper, des chandails et des bobettes à coudre et à expédier. La plupart des filles, me raconte Manon, arrivaient des banlieues en voiture, de longues files de voitures qui engorgeaient les rues du quartier Sainte-Marguerite, qui affluaient de partout vers le même point, attendant leur tour pour entrer dans le stationnement de l'usine. Il fallait entendre leur vrombissement dans le matin, le cri des moteurs et des klaxons. Il fallait aussi voir les autres, celles qui habitaient dans le quartier et venaient à pied ou encore celles qui débarquaient par dizaines des quartiers ouvriers adjacents à l'arrêt d'autobus où aujourd'hui plus personne ne monte ni ne descend. « C'est quelque chose que je m'expliquais pas, me dit Manon. Les filles arrivaient toutes d'un coup, comme une vague, elles affluaient

dans les portes, attendaient leur tour pour *puncher* et prendre leur poste. Le quart commençait à 7 h 30 et elles étaient là, des centaines, à 7 h 27, 7 h 28, à se masser dans l'entrée. Je me disais toujours qu'elles seraient toutes en retard. » Et pourtant, chaque matin, les machines démarraient avec la cloche, la production partait, et peu à peu les moteurs réchauffaient l'usine.

Il y avait bel et bien une ou deux retardataires qu'on voyait, depuis les fenêtres, remonter l'avenue du Chanoine-Chamberland dans leur voiture, puis tourner, tourner dans les petites rues à la recherche désespérée d'un *parking*, parce que celui de l'usine était plein, parce que les rues étaient pleines. Parce que tout le quartier, dehors, était plein de l'usine.

○ ○ ○

C'est à la foire alimentaire du centre commercial, au milieu des poubelles parlantes qui, de leur voix mécanique, remercient les gens d'avoir jeté leurs déchets, que Denise me donne rendez-vous pendant son heure de dîner. Dès que je m'assois à sa table, Denise se justifie de ne travailler qu'à temps partiel, comme si elle devait me convaincre qu'elle est travaillante, de peur que j'écrive le contraire dans mon reportage. Elle m'explique que la fermeture lui a causé des problèmes de santé, qu'elle s'est mise à prendre des médicaments. Comme son mari gagne bien sa vie dans la construction, elle aurait pu se permettre de rester à la maison, mais l'idée de se « réaliser dans rien » l'angoissait. Denise parle d'une voix de capitaine. Aussi écarte-t-elle les souvenirs personnels pour ne

me raconter que le fonctionnement de l'usine.

Plusieurs fois par semaine, me dit-elle, des camions déchargeaient d'immenses rouleaux de coton à l'usine de Trois-Rivières, des rouleaux de tissu blanc, bleu, des rouleaux de tissu vierge dans lesquels il fallait tailler des vêtements. D'où venaient ces rouleaux ? Denise dit qu'elle ne le sait pas (« de quelque part sûrement »). Les rouleaux étaient comme l'usine : ils avaient toujours existé et on ne s'était donc jamais posé de questions. D'ailleurs, aucune des filles interrogées ne sait à quel moment a été construite la Ferguson Atlantic ; aucune d'entre elles ne se souvient en quelle année la manufacture a été vendue à la Fruit of the Loom. Ce n'est qu'au moment où on la perdait, au moment où elle nous glissait des mains qu'on a commencé à réfléchir sur l'usine, à l'immortaliser. Avant cela,

l'usine est une chose *vivante*. Elle ne mérite pas d'être photographiée.

Dans cet écosystème qu'est l'usine, chaque élément doit être à sa place : des hommes taillent les morceaux de vêtements dans les grands rouleaux de tissu, un autre les livre par paquets de douze aux couturières et la première fille de la chaîne coud l'ourlet du chandail qu'elle tend ensuite à la seconde, qui s'empresse d'y greffer une première manche. Le vêtement poursuit ainsi son chemin, d'une main à l'autre, d'un poste à l'autre, jusqu'à ce qu'il soit assemblé, inspecté et envoyé au *shipping*. Dans l'usine suffocante, les filles travaillent toutes collées les unes sur les autres. Pourtant elles parlent peu entre elles. On n'entend que le bruit des machines, comme « une fusillade », et on ne voit pour tout mouvement que des morceaux de tissus tomber des postes. Aucune perte ne sera tolérée. Aussi quelqu'un est-il

chargé de ramasser les retailles de tissus qui jonchent le sol au milieu de la poussière et des *chewing-gums*, et de les envoyer au magasin de l'usine, là où l'on vend au rabais des chandails ratés et des sacs bourrés de retailles de tissus. « Pour faire des guenilles, c'était pas cher », me dit Denise.

○ ○ ○

Lorsque la Ferguson Atlantic a été vendue à la Fruit of the Loom, les acheteurs ont imposé une nouvelle méthode de travail. Certaines filles, qui s'identifiaient à la partie du vêtement qu'elles assemblaient (« Moi, j'étais les collets », me dit Denise), se sont senties perdues et cherchaient leur sens dans la nouvelle usine, comme si leur *contribution* n'était soudainement devenue qu'une chose remplaçable.

« Quand ça a changé de nom, ça a changé de méthode, ça a pris du temps avant qu'on s'habitue et qu'on retrouve



Enfin cinq jours de congés payés pour les femmes
qui ont leurs règles !

un salaire qui a de l'allure, me raconte Denise. Moi, j'étais chanceuse, j'avais pas juste ma paye à moi qui entrait, mais il y en a d'autres, elles avaient juste ça de revenus. Certaines des filles avaient peur de perdre leur *job*, c'est sûr.»

Je demande à Denise si quelqu'un a été renvoyé quand l'usine a été rachetée par Fruit of the Loom:

— Oui. Il y en a eu une dont j'ai eu connaissance, une fois. C'était difficile de faire ce qu'ils demandaient, quand on a changé de méthode, et il y en a qui ont eu peur de ne pas pouvoir s'adapter. Quand tu avais fini un lot, tu collais un coupon sur ta carte, et c'est comme ça qu'eux savaient combien tu en avais fait dans ta journée. Sais-tu ce qu'elle faisait, la fille qui a été renvoyée? C'était pas drôle. Elle avait tellement peur de ne pas faire sa *job* assez vite qu'elle volait des coupons sur l'heure du dîner et les collait sur sa carte. Les lots arrivaient sur nos tables et il manquait des coupons. Elle a été congédiée à cause de ça. C'était pas drôle. On est restées surprises. On n'aurait jamais dit ça d'elle. Ç'avait toujours été une madame bien à son affaire.

Un temps, les couturières ont pensé se révolter, convoquer une assemblée syndicale et se plaindre de la nouvelle méthode de travail. Mais la révolte a été balayée par l'air climatisé que les nouveaux patrons ont fait installer.

« Avant que Ferguson Atlantic soit vendue à Fruit of the Loom, se souvient Denise, on n'avait même pas d'air climatisé. T'arrivais le matin, à l'ouverture, c'était frais. Mais, écoute, avec, je sais pas, cinq cents machines peut-être, les moteurs, ça dégagait une chaleur épouvantable. »

« On achetait un petit ventilateur pour le mettre sur notre poste, me confie Manon. C'était tellement chaud, *my god*, qu'on allait se mouiller des guenilles pour les mettre sur nos genoux. Surtout celles qui avaient des problèmes avec leurs jambes. »

« La chaleur? Oui. Dans le temps de Ferguson, les premières années, me répond Isabelle, c'est déjà arrivé que l'usine ferme parce que c'était trop chaud. Quand Fruit a racheté l'usine, ils ont posé l'air climatisé, ça a été une révolution pour nous autres. Ils ont été fins de faire ça pour nous. On était bien là, pareil. Moi, si ça n'avait pas fermé, je serais encore là. »

○ ○ ○

À 16 h 30, quand la cloche sonnait pour marquer la fin du *quart*, les filles se dépêchaient de partir. « C'était fou de voir ça, se souvient Manon. Six cent cinquante filles qui lâchaient leur poste en même temps, qui voulaient *puncher* leur carte, sortir en même temps par la porte principale et qui couraient presque pour prendre leur char avant les embouteillages. » Six cent cinquante filles qui couraient dans le stationnement, dans les rues, comme des évadées fuyant l'usine.

« Aujourd'hui, je pense bien qu'elles courraient pour y retourner. » (L)

À SUIVRE DANS LE PROCHAIN
NUMÉRO DE LIBERTÉ...

♦ **Alex Noël** enseigne au cégep et consacre une thèse à la dépossession dans le roman moderne québécois. Il est également lauréat du Premier Prix du jeune écrivain de langue française 2016.

5 À 7 DE LA RENTRÉE

Venez fêter avec nous
la parution
du nouveau numéro

de **LIBERTÉ!**

LE JEUDI 14 SEPTEMBRE

LE CHEVAL BLANC, 809, RUE ONTARIO E, MONTRÉAL

LIBERTÉ